

Chapitre 18

Dehors soufflait un vent froid et brillait un soleil clair. Le temps se mettait au beau, à la gaieté, mais le père André ne sentait en lui ni beauté, ni gaieté.

Par la disposition de son caractère, aimant l'automne, il ne voyait pas le printemps. Le temps du déclin était pour lui mille fois plus beau. Belles les feuilles mortes, étalant ça et là leurs couleurs vives, l'humidité, et les brusques rafales de vent. Dans les arbres nus et inhospitaliers, dans le froid qui se glisse sous les vêtements perce une vieille et chère douleur. Non pas celle qu'on cherche à éviter, mais celle avec laquelle on vit depuis des années en sachant qu'elle est notre amie de toujours. Et notre cher enfant, qui nous fait un pincement au cœur.

On ne pouvait pas dire qu'il eût perdu tout intérêt pour la vie. Le père André s'était acheté à Ukraïnsk une solide et vaste maison et vivait là en seigneur. La première chose qu'il fit fut d'ôter toutes les huisseries en PVC des anciens propriétaires et de les remplacer par des portes et fenêtres en bois. Dans le salon pendait à une ficelle un abat-jour massif en terre rouge, sculpté en forme de bonnet fantasque. Dans un coin brûlait un lampadaire. Au milieu de la pièce se trouvait une longue table taillée de ses propres mains avec des planches fraîchement rabotées et deux larges bancs sur les côtés. Il faisait tout cela selon ses conceptions de la beauté et du confort. Il lui restait à faire deux chambres à coucher. Du reste il avait de quoi s'occuper, mais il travaillait sans se presser et comme sans but précis, comme travaillent les détenus dans leur cellule, pour se distraire en bricolant et en comptant les jours qu'il leur reste à purger.

Le père André était couché sur le banc qui lui servait de lit, et regardait par la fenêtre un morceau de ciel encadré par la verdure des arbres et un morceau de maison grise au loin. Il regardait toujours ainsi en se réveillant, quand il n'avait pas besoin d'aller à l'église. C'était un moment de pensée vide. Le temps était passé où les pensées menaient leur danse sombre et angoissée. Maintenant le calme était venu, le calme plat. Ce calme plat lui prescrivait de ne pas se réveiller avant neuf heures, de rester couché environ une heure pendant que le chien qu'il avait recueilli poussait son museau humide sur les jambes et posait la tête sur la couverture, ce qui voulait dire : gratte-moi derrière l'oreille. Qui avait bien pu lui apprendre ça ? Le père André lui gratta l'oreille avec son pied, et au même moment il lui vint l'idée que, gardant chez lui un animal impur, il était dans l'irrégularité. Ensuite le maître traîna encore un peu au lit, entre veille et sommeil, comme un somnambule, dans un de ces mondes inconnus, jusqu'à ce que le chien le rappelle à la réalité. Il commençait par gémir et piétiner sur place, signifiant par son comportement : je veux aller me promener. Le père André pensa mollement, qu'il devrait le chasser pour de bon.

Un de ces matins-là, le vent entra par la fenêtre entrouverte, c'était le mois de mai et de partout émanaient de doux parfums d'arbres en fleurs. Ici à Ukraïnsk, il y en avait une quantité : presque chaque cour avait au moins un abricotier, sinon un pommier en prime, ici ou là quelques cerisiers alignés, exhalant des aromes âpres et sucrés. Le vent les dispersait au loin et les mêlait à des odeurs tout aussi enivrantes venues des autres cours, et pendant une quinzaine de jours la ville était plongée dans d'agréables effluves.

Le père André regardait le ciel par habitude lorsque soudain il ressentit avec acuité qu'il était vivant. Vivant au sens purement physique du terme. Avec des mains, des pieds, des reins, et que c'était bon d'être en vie. On peut sentir des odeurs, on peut voir beaucoup de belles choses, ne serait-ce que ce ciel, par exemple. On peut entendre les moineaux pépier dans les arbres, ou un enfant pleurer, et aussitôt une femme invisible lui crier après. Comme le monde est merveilleux ! Même en restant immobile on peut avoir un plaisir fort et se nourrir si profondément de ce plaisir, que tout autre mouvement sera superflu.

Il se leva, lut la règle du matin ; il se fit du thé, mais ne le but pas. D'habitude il en buvait deux tasses, puis déjeunait, mais ce jour-là il n'avait ni faim ni soif. Le chien geignait. Il le lâcha dans la rue et ouvrit la porte, mais le chien ne sortait pas, il restait à tourner en rond à ses pieds.

En regardant sa tasse de thé, il réfléchissait : qu'est-ce qui s'était passé, à cet instant ? Et comment fallait-il le comprendre ? Cela ne ressemblait à aucun des sentiments humains puissants qui chassent le sang dans les veines et font battre le cœur plus fort, ce n'était pas une émotion née en lui, mais plutôt l'écho produit par quelqu'un qui penserait à lui, au loin et très fort.

Le père André plaça dans sa serviette son étole, sa chasuble, et y posa délicatement l'encensoir et le goupillon ; le charbon et le briquet y restaient à demeure. Il ne voulait pas entendre parler du charbon de bois du magasin, il le préparait lui-même à partir d'épis de maïs séchés.

Il sortit dans la rue. Sa serviette en cuir marron était de bonne qualité, elle datait de l'époque soviétique. Avec une poignée en cuir très commode, elle était faite selon les normes de qualité et cousue solidement de fil renforcé. C'était sa trousse de secours, avec laquelle il allait célébrer les services et qui avait la particularité de se

gonfler en cas de besoin, jusqu'à des dimensions invraisemblables. Le père André marchait, regardant devant lui et un peu vers le bas, à grands pas élastiques. La serviette se balançait en l'air et au rythme de ce balancement, les chaussures de cuir apparaissaient de sous la soutane, de la même couleur que la serviette et d'aussi vastes dimensions.

Ce jour-là il y avait une bénédiction de maison et un service mortuaire. Après son érémitisme volontaire, il était revenu à Ukraïnsk comme vicaire. Parfois il servait la messe, mais le plus souvent il faisait les petits services, et en ville, cela ne manquait pas : presque chaque jour quelqu'un mourait, plus rarement naissait, et très rarement achetait une voiture ou une maison.

Le père André traversa la rue et, pour prendre un raccourci, décida de passer par les cours. Dans l'une d'entre elles, il y avait une grande quantité de bouteilles de bière, et encore tout un tas de saletés autour d'un banc. Il y avait eu de la viande saoule la nuit. Le vent roulait des gobelets en plastique et des cannettes de bière vides. Et là, juste à côté, une ombre grise ramassait les verres consignés.

La vieille douleur sourde se manifesta, et s'arrêta net : c'était Lioudotchka. Lioudotchka, sa femme. Il s'approcha plus près : un réseau de rides couvrait le cher visage ; ses traits pâles marqués du sceau de la désolation. Elle avait encore dans les yeux un feu caché, comme des tisons, mais entourés de toutes parts par la cendre si bien qu'on bientôt ce petit feu inégal allait s'éteindre et qu'il ne resterait plus qu'une cendre grisâtre et morte.

L'avait-elle remarqué ? Il suivit du regard la silhouette qui s'éloignait d'une démarche mal assurée.

Le père André ne savait rien d'elle. Ni les conditions dans lesquelles elle vivait, ni son homme (ou ses hommes) ne lui faisaient plus rien. Il pensait à sa fille, qu'il n'avait jamais connue. Allait-elle le reconnaître ? La rencontre avec elle lui semblait la rencontre avec un être mythique dont tout le monde parle et que personne n'a vu.

Obéissant à un appel muet, il la suivit. Ils prirent ainsi une ruelle, puis une autre, l'un derrière l'autre, et encore ; puis ils tournèrent dans la rue qui aboutit au château d'eau. Lioudotchka pénétra dans leur ancien appartement.

Les jours succédaient aux jours, sans couleur ; dans cette succession de jours monotones le père André s'efforçait de retrouver ce moment où il s'était senti vivant. Et il n'y arrivait pas. Ce moment ne revenait pas, c'était quelque chose de simple et en même temps d'insaisissable, et dans sa simplicité inaccessible à la raison humaine.

Il se mit à passer près de chez sa femme tous les soirs. Quelles que soient les affaires pour lesquelles il sortait, il fallait obligatoirement qu'il passe devant ses fenêtres. Comme s'il n'y avait pas d'autre chemin. Un jour, tard le soir, il vit une lueur terne derrière les rideaux et il entendit le son discontinu et sifflant de la radio. La chanson passait arbitrairement du fort au faible, le son était dérangé ; ou alors un enfant s'amusait avec le bouton du volume.

Le père André s'arrêta. Les voix à l'intérieur de l'appartement se firent plus distinctes. Les langues se déliaient comme sous l'effet de la boisson. Il resta cinq minutes incapable de bouger. Deux ombres sortirent sur le balcon, deux points vermillon rougeoyèrent dans le bleu du soir et il respira la fumée des cigarettes. Il s'immobilisa. Les épaisses frondaisons des arbres le dissimulaient.

« N'aie pas peur, tu vas obligatoirement le rencontrer, dit une voix de femme inconnue.

– Oh, Jeanne ! s'écria Lioudotchka.

– Les cartes ne mentent pas. Sur le chemin que tu prends le matin.

– O-oh !

La radio ingérable les interrompit :

– Pourquoi ne sommes-nous pas réunis...

– Liouška, tu ne sais pas de quoi tu es capable. Tu vas tourner la tête à ce mec, qu'il va en perdre la boule.

– Oh, j'en ai ma claque d'attendre. Et les années passent. »

Du fond de l'appartement venait une chanson :

Reviens, comme l'oiseau au printemps

Reviens-moi sans faute

Reviens, reviens,

Même s'il pleut dans ton cœur ou qu'il neige dans ton âme.

– Cela va arriver bientôt. Quelqu'un qui a le bras long, bref qui n'est pas pauvre.
– Et il aura une voiture ?
– Mais oui, c'est écrit là. Quelqu'un de ton entourage proche.
– Proche ? Mais qui ça peut être, fit Lioudotchka, déçue.
– Eh bien, peut-être que tu ne le connais pas encore. Peut-être au boulot.
– Mais il n'y a que des bonnes femmes chez nous.
– Y a pas un seul mec ?
– Pourquoi y aurait un mec dans un salon pour dames ? Les coiffeuses, c'est des bonnes femmes, les clientes, c'est des bonnes femmes, les femmes de ménages, c'est des bonnes femmes, enfin je suis la seule bonne femme. A part Evséitch, hi hi, le factotum.

Les deux amies se mirent à rire aux éclats.

– Pourquoi tu ris, reprit la voix de femme. Les cartes disent la vérité.

Le reste de la conversation se perdit dans le bruit de la chanson :

Reviens, ne cherche pas d'excuses,

Reviens comme une brise fraîche encore et encore

Reviens, reviens,

Reviens-moi sans faute, mon amour

En rentrant chez lui, le père André éplucha des pommes de terre. Il versa de l'huile dans une cocotte en fonte ; quand elle commença à fumer, il jeta dedans les pommes de terre coupées, des carottes finement coupées pour la couleur et de l'oignon pour le goût.

En remuant les tranches de pommes de terre grasses avec une cuiller en bois, il se surprit à fredonner tout doucement : *Reviens-moi sans faute, mon amour*. Et il cracha de dépit.

Il ne pensait pas à sa femme. Etait-ce de l'indifférence véritable ou l'instinct de conservation qui fait fuir un danger mortel ? Il pensait à sa fille, Aline. Etait-ce une bonne chose qu'elle ne connaisse pas son père en ayant une mère pareille ? Non, ce n'était pas bien. Qu'allait-elle devenir avec une telle éducation et des conversations pareilles ? Rien de bon. Il avait déjà perdu son fils, allait-il perdre aussi sa fille ? Non. Il n'allait pas la perdre.

En montant l'escalier menant à ce qui était naguère « son » étage, il vit deux jeunes gars en blouson crasseux, presque des adolescents, appuyés au mur près de la porte de Lioudotchka. En voyant le père André, ils s'éclipserent sans demander leur reste.

Il frappa. Il frappa de manière tout à fait habituelle, ni fort, ni doucement, comme frappent les voisins ou les gens d'à côté. On lui ouvrit tout de suite. Le visage de Lioudotchka n'exprimait rien : ni la surprise, ni la peur, ni le reproche, ni le regret. Elle dit simplement : « Oh !

– Je peux entrer ?

– Ha ! Elle fit un pas en arrière, en laissant la porte ouverte.

Au cours des dernières années, l'appartement ne s'était pas arrangé. Avant, c'était juste le laisser-aller et la pauvreté, maintenant avaient disparu aussi les signes de la décence. La lumière pâle du petit matin rendait tout dans la pièce gris, inhabité. Il n'y avait presque pas de meubles. Le parquet était soigneusement balayé, mais souillé par les taches indélébiles de plusieurs années de saleté. Un tas de chiffons, selon toute apparence des vêtements, jetés sur un coin du divan. On voyait que l'ordre se maintenait pendant les périodes où l'esprit était clair, mais que ces périodes se faisaient de plus en plus rares, se fondant en une seule période continue d'alcoolisme et de débauche.

Le père André cherchait des yeux des affaires d'enfant et n'en trouvait pas. Il passa dans le salon.

Près de la fenêtre, adossée à l'appui de la fenêtre se tenait une dame avec des restes de jeunesse sur son visage encore beau. Elle était toute en rondeurs et soignée comme une poupée russe : des yeux ronds, soulignés au crayon gras, un petit nez arrondi, des lèvres charnues, faites avec un rouge marron très foncé, donnaient l'impression qu'elle avait mangé de la suie. Ses bras et ses épaules arrondis étaient agréables. La seule partie de son corps qui échappait à l'harmonie générale et ne s'accordait pas avec sa silhouette, c'étaient la dimension extraordinaire de ses hanches. Elles s'élevaient en montagnes abruptes presque à angle droit de la taille. Et de surcroît, avec ses jambes très courtes, la dame faisait une très bizarre impression.

« Bonjour, dit le père André.

A ce moment, Lioudotchka se tenait derrière lui et faisait des grimaces à son amie. Celle-ci ricana et dit :

– B’jour.

Il était mal à l’aise au milieu de la pièce comme une statue, et il s’assit sur le divan fatigué.

– Voici... André, dit Lioudotchka. Jeanne, te présente André dit-elle cérémonieusement.

Jeanne sourit d’un sourire où l’on voyait surtout les rides sur les côtés et son regard de chien battu.

Les deux amies, sans s’être concertées, allèrent dans la cuisine et se mirent à échanger des confidences. Le père André entendit Lioudotchka ricaner deux fois. Cela ne le mit pas mal à l’aise : c’était comme s’il venait voir ses enfants abandonnés et mal élevés. En attendant qu’elles aient fini leur conversation, il fit le tour de la pièce.

Dans un coin près de la fenêtre se trouvait une table bureau. Dessus un cendrier rempli de mégots d’où émanait une odeur de tabac refroidi. Cette odeur imprégnait tout dans l’appartement. Il s’y mêlait des remugles de bière et de restes de repas qu’on met au vide-ordures une fois par mois. Tout cela réuni créait cette odeur d’abandon comparable à rien d’autre quand il ne manque plus qu’un pas pour que le point de non retour soit atteint. Son regard tomba sur les rideaux, qui pendaient comme des chiffons de chaque côté de la fenêtre et découvrit avec surprise sur l’appui une boîte de chocolats ouverte. Il y avait là un vase avec une rose à demi desséchée dans de l’eau croupie.

Lioudotchka revint dans la salle et s’assit sur un coin du divan. Son amie aussi entra et s’installa sur l’unique tabouret. Le père André la regardait du coin de l’œil, pensant qu’elle ne tiendrait pas l’équilibre sur un siège aussi léger.

« Thé, café, demanda Lioudotchka, provocante.

– Et de la bière aussi, répondit le père André sur le même ton.

– Il n’y a plus de bière.

Ils se mesurèrent du regard.

– Où est Aline, demanda-t-il.

– Chez ma mère.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? Parce qu’on n’a plus rien à manger !

– Et vous avez bu la dernière bouteille ?

– La ferme. Tu ne connais pas notre vie.

– Tu aurais pu l’amener chez moi.

– Ah oui ! La mère alcoolique abandonne sa fille à son monstre de père !

– Ne dis pas ça, Lioudotchka. »

A ces mots, l’amie, avec une grimace délicate, prit congé. Elle murmura quelque chose à Lioudotchka, jeta un regard de côté au père André et se dirigea vers la sortie. Il a suivi des yeux son incroyable silhouette et s’étonnant des merveilles du monde de dieu. En mouvement, elle lui rappelait un escargot traînant tristement sa coquille.

Lioudotchka referma la porte sur sa amie et se mit à marcher dans la pièce. Dans sa propre maison elle se sentait étrangère. Elle n’avait nulle part où mettre ses mains, son regard butait sur les objets, toujours sur ceux qu’il ne fallait pas : le cendrier avec sa montagne de mégots, le rideau sale ou pire encore un soutien-gorge pas très net posé sur la pile de linge.

« Mais assieds-toi, dit le père André en voyant que sa femme ne savait pas où se mettre.

Elle s’assit sur le divan, mais pas à côté de lui, mais à l’autre bout.

– J’ai acheté une maison.

– Toute la Terre en parle – Lioudotchka croisa les jambes.

– Je finis de la retaper.

– Tout en planches, bien entendu.

– Eh bien oui, le bois, c’est bon, c’est un matériau naturel. Tiens, moi, je dors sur des planches, c’est bon pour moi.

– On dormira bien sur des planches quand on sera au cimetière. Et en attendant je préférerais vivre comme les êtres humains.

Le père André fit des yeux le tour de la pièce et eut la délicatesse de ne rien dire.

– Hm, fit Lioudotchka.

– J’ai deux chambres, poursuivit-il et sa voix tremblait imperceptiblement. Une peut faire pour l’enfant, l’autre pour toi.

– Et qu'est-ce que je vais y faire dans cette chambre ? Trembler de peur la nuit ?

– On pourrait se mettre d'accord... que je n'y entrerais pas sans ton autorisation. Je dors dans la salle, sur un banc.

Lioudotchka s'imagina Motyl arrivant et ne la trouvant pas. Il allait se faire du souci, se lancer à sa recherche chez sa mère, ne pas la trouver. Son cœur se liquéfia.

– Je vais réfléchir, dit-elle.

Dans ses yeux, le père André remarqua une expression nouvelle, une expression de renard. Comme l'animal rusé et sournois qui s'immobilise avant de bondir, tendant chaque muscle de son corps, pour planter plus sûrement ses griffes dans sa proie. Il soupira et dit :

« Il n'y a rien à réfléchir. Prépare tes affaires, on déménage aujourd'hui. »

Arina vivait toute seule dans un petit deux-pièces. A vingt-sept ans, elle n'était toujours pas mariée. Elle avait logé sa mère dans un studio.

Arina était couchée sur le même divan sur lequel elle aimait s'asseoir quand elle était petite, carrée dans un coin, et elle regardait la dernière série larmoyante sans queue ni tête. Elle regardait distraitement, comme assoupie, mais même comme cela, elle pouvait suivre. Le ronronnement régulier de la télévision lui donnait la sensation de ne pas être seule dans l'appartement vide. La publicité ne l'embêtait pas, elle trouvait même cela utile. Elle écoutait les slogans qu'elle connaissait par cœur, perdue dans ses pensées

Pourquoi Tania s'en tirait-elle beaucoup mieux qu'elle dans la vie ? Elle s'était mariée rapidement, à dix-huit ans à peine, avait vécu quelques années « pour elle », après quoi elle était devenue mère de deux enfants et mère de famille bien comme il faut. Son mari, un verrat rougeaud et plein de santé, gagnait bien sa vie et obéissait à sa femme comme un soldat à son général. Sa maison était un modèle du genre : pas un grain de poussière, toujours bien lavé, toujours bien préparé. Les enfants lavés, entretenus. C'était une bonne mère sauf que de temps à autre elle engueulait maternellement son aîné quand il faisait des siennes. Sa mère ne passait pas le seuil de la porte.

Mitka plus n'était pas établi, comme Arina. Elle revoyait son visage et en particulier ce sourire impuissant, coupable, qui lui collait après depuis l'enfance. Mitka souriait souvent au lieu de parler et ce sourire servait d'excuse pour lui, pour sa mère et pour toute sa vie, dans laquelle il n'y avait rien : ni famille, ni maison, ni enfant. Avec sa mère il avait des relations chaleureuses et un peu larmoyantes ; au reste, il ne l'aidait jamais dans le quotidien de sa vieillesse.

On frappa doucement à la porte. Arina savait qui c'était. Elle ne voulait pas la voir ni encore moins entendre ses délires de poivrote où tantôt elle lui demandait pardon, tantôt elle la maudissait. Arina avait décidé de ne plus la laisser entrer pour ne pas se gâcher la journée. Elle n'en voulait pas à sa mère. Autrefois elle avait eu de la rancune, mais cette rancune, remâchée et ressassée des milliers de fois, s'était transformée en une indifférence aussi lointaine que le bourdonnement de la télé.

« Dans la vie il y a déjà pas grand-chose de bon et d'agréable, pensait Arina. Alors est-ce que ça vaut la peine de perdre son temps pour quelqu'un qui a une tête comme une botte en skaï et des yeux comme deux crachats ? En plus elle sent mauvais, comme les gens qui ne se lavent pas souvent et qui dorment tout habillés. »

Les coups à la porte se faisaient plus insistants.

Et pourquoi frapper ? Comme s'il n'y avait pas de sonnette.

Arina se leva sans se presser, marcha dans la pièce meublée à bon marché mais propre et soignée. Elle s'approcha du miroir. Une femme en pyjama de coton la regardait, le visage un peu gonflé de sommeil, mais plus frais, avec des yeux gris bleus fatigués par la vie. Elle s'imaginait dans le peignoir de fine dentelle, soigneusement plié dans son chiffonnier et qu'elle ne mettait presque jamais.

« Mademoiselle, disait-elle in petto, comment vous appelez-vous ? Puis elle regarda attentivement son reflet et répondit : Arina.

Quel nom étonnant, est-ce qu'il existe des noms comme cela aujourd'hui ? poursuivit-elle pour son interlocuteur invisible. Et savez-vous que vous avez non seulement un nom, mais des yeux étonnants, surtout les yeux ! »

Arina prit sur le dossier de la chaise son foulard bleu pâle et l'appliqua contre son visage. Vos yeux sont comme un morceau de ciel, commença-t-elle avec enthousiasme. On y voit l'éclat du soleil et les oiseaux au vol rapide et l'ombre du petit nuage maussade qui survient soudain, il s'y reflète... »

Derrière la porte on entendit : Arina...

On ne peut pas être tranquille chez soi, pensa-t-elle agacée. Si encore elle venait pour quelque chose, mais non, elle ramène son couplet : « Pardon, Arinotchka ». Cela fait la millième fois que je l'entends et ça fait un millier de fois que je dis que je lui pardonne. Mais je ne lui donnerai pas d'argent.

« Arina ! »

Elle prit la télécommande et mit la télé plus fort. Sur la chaîne musicale, il passait une chanson à la mode de la chanteuse à la mode qui était au sommet de sa gloire et Arina se mit à danser devant le miroir au rythme de la musique, en agitant son opulente poitrine et la cellulite de ses hanches.

Soudain il se passa en elle quelque chose de bizarre : elle entendit la voix de sa mère jeune, chantante, qui semblait venir de très loin. C'était tellement clair tellement proche comme autrefois, et aussi lointain qu'autrefois. Unique au monde, la voix de maman. Elle s'assit sur le canapé et tendit l'oreille : plus personne ne frappait à la porte et on n'entendait plus de bruit de pas.

« Arinotchka-a... » résonnait en écho dans sa tête et de nouveau elle entendait la voix douce et légèrement enrouée. " Dans sa poitrine, une douleur... seule au monde. La seule voix au monde qui pouvait l'appeler comme ça, et tout le sens de sa vie tenait là-dedans. Personne ne l'appellerait plus jamais comme ça. Arina fut secoué par les sanglots qui montaient. Elle prit brusquement conscience de son chagrin et que personne ne l'avait aimée ni ne l'aimerait comme sa mère. Et c'était si douloureux de ressentir sa faute, que tout ce temps-là, elle n'avait pas aimé sa mère, ne s'était pas intéressée à ce qu'elle pouvait vivre, si elle avait à manger, si elle avait froid dans son appartement vide. Arina se leva lentement du canapé, se traîna dans l'entrée et ouvrit la porte. Mais il n'y avait déjà plus personne.

Elle passa toute la journée à pleurer.

A partir de ce jour-là une douleur sourde, lancinante, ne la quitta plus. A ces moments-là, elle s'asseyait à la fenêtre et regardait longuement le ciel sans penser à rien. Du cinquième étage, rien ne lui bouchait la vue. Tantôt les nuages passaient devant elle avec une vitesse fantastique, tantôt ils s'arrêtaient comme pour la regarder. « Je regarde le ciel, pensa-t-elle un jour, et les nuages déchirés par le vent passent et se fondent dans le lointain dégradé de bleu. » cette idée plut tellement à Arina qu'elle saisit un crayon et la nota sur une page du journal. Elle admira longtemps cette longue phrase et se rendit compte qu'il lui fallait une suite, il lui semblait même qu'elle avait déjà dû l'entendre quelque part. Elle essaya de l'écrire, mais le vers ne venait pas, alors Arina cessa de réfléchir et se mit à l'attendre, tout simplement, en écoutant douloureusement résonner son vide intérieur

Chapitre 19

Kostia pénétra dans l'entrée. Il aperçut d'abord le visage de sa mère, si près qu'il n'en distinguait même pas le contour. L'instant d'après, il sentit sur son cou une pression douce, sa tête se pencha, sa casquette s'inclina de côté, il tendit la joue, mais le baiser lui tomba sur la tempe et l'abasourdit comme une petite détonation. Ensuite on l'embrassa sur le front, sur le menton, sur le nez et lui-même embrassa quelque chose de tiède et de doux. Des odeurs délicieuses de rôti ou de braisé se mêlaient dans sa tête à un imperceptible parfum. Il ne s'était pas seulement écarté pour dire bonjour à sa mère comme il faut qu'il fut rattrapé par l'étreinte paternelle et un parfum recherché d'eau de toilette.

– Mon petit !

– Vitalik !

Kostia ne se souvenait plus quand il avait commencé à appeler ses parents par leur prénom. Il devait être encore au lycée, un jour pour plaisanter il les avait appelés comme ça et il avait senti comme l'appel de l'âge adulte ; comme si, par là, il se mettait sur le même pied qu'eux et en même temps il se détachait d'eux par cette barrière naturelle qui sépare dans la société un individu d'un autre. Les parents n'avaient pas fait d'objection.

Bien voilà, les fleurs sont abîmées... Kostia fit un léger mouvement pour se dégager. A vingt-huit ans, ces tendresses le gênaient autant qu'à quatorze. Il avait essayé de garder les fleurs dans son dos pour faire la surprise à sa mère, mais en fait de surprise, elle reçut un beau bouquet un peu froissé. Kostia ôta sa casquette, déplacée par les effusions parentales, et rectifia la tenue irréprochable de sa tunique.

A présent, dans un cadre plus tranquille, il pouvait aller dire bonjour à Vladik.

– Salut, petit, dit-il en lui tendant la main. Ça boume ?

– Normal. Le Petit, un garçon de dix-huit ans, avait une demi-tête de plus que Kostia, il était mince et un peu voûté. Ils passèrent dans sa chambre, leur ancienne chambre d'enfants à tous les deux.

Liouba aurait voulu retourner à ses casseroles, mais elle restait plantée là au milieu de la salle à manger à regarder son mari de la tête aux pieds avec étonnement. Comme depuis cinq heures du matin, elle avait été absorbée dans ses préparatifs et l'attente de son fils, il avait échappé à son attention et à présent il était à la porte, rasé de frais, parfumé, en costume et la serviette sous le bras.

« Tu files à l'anglaise ?

– Lioubotchka, ma chérie, dit Vitalik aussi doucement qu'il put. Aujourd'hui j'ai réunion.

– Tu l'avais annulée...

– Oui, mais hier on a dit...

– Tu t'embrouilles... Elle essayait de paraître calme.

– S'il te plaît, n'essaie pas de me coincer. Dans la voix de Vitalik on sentait une allusion au sentiment de dignité personnelle. Oui, j'avais annulé mais ensuite on a pensé que...

– VOUS avez pensé ?

Les paroles de Liouba étaient pleines de fiel. Qu'est-ce que vous avez pensé ?

– Tu sais, il y a des fois, je pense que tu ne m'entends pas.

– Et moi, j'espère que tu m'entends bien, dit-elle sans aucun ménagement, et elle ajouta brutalement : déshabille-toi ! Il fallait comprendre : mets ta robe de chambre et reste à la maison.

– Mais écoute. Une réunion du département ne peut pas se faire sans le directeur... C'est absurde, et toi...

– Absurde ? Et toi, tu veux te sauver le jour de mon anniversaire, ce n'est pas absurde ?

– Lioubotchka, ma chérie... Vitalik tremblait légèrement. Cela ne prendra pas plus d'une heure, littéralement...

– Ah ah, pas plus d'une heure ! jeta-t-elle vengeresse. Pas plus d'une heure... Tu ne devrais pas te parfumer autant !

– S'il te plaît arrête !

– Non, toi, tu vas arrêter ! C'est toi qui vas arrêter de me mener en bateau avec tes réunions !

Vitalik prit une pose théâtrale et gémit : Mo-on di-eu ! Et regardant sa montre, se mit à marcher en rond dans la salle. Et je suis en retard ! Tu transformes un événement banal en je ne sais quoi ! Il s'arrêta net en face d'elle dans une pose expectative : on ne me laisse pas aller à ma réunion : à qui je vais raconter ça ?

– Ha ha ha ! lui lança-t-elle, moqueuse, en plein visage.

– Chérie, plaisanteries à part, il faut vraiment que j'y aille.

– Tiens je vais appeler Ivanytch pour lui demander...

– Appelle-le.

– Je vais le faire.

Liouba décrocha le téléphone. Il bondit sur elle :

– Arrête s'il te plaît ! C'est quoi ce truc ?

– J'appelle

Mais en voyant, qu'elle n'abandonnerait pas son projet, Vitalik saisit le combiné. Maintenant ils étaient deux à le tenir.

– Imagine dans quelle situation... il y avait une nuance de mise en garde dans sa voix.

De sa main libre, elle composait déjà le numéro.

– Tu es devenue folle ! » cria-t-il dans un murmure en appuyant sur le levier.

La lutte pour le téléphone se poursuivit encore un moment. Les époux étaient face à face, les yeux dans les yeux. Leurs mains tremblantes étaient entrelacées fébrilement, sur leur visage se lisait le désarroi et la passion, et les mêmes sentiments les rendaient à ce moment tellement semblables qu'on aurait dit un seul être entré en lutte avec lui-même. Des cheveux bien peignés de Liouba, une mèche châtain s'était échappée, ses yeux brillaient d'un feu glacé. Ses mains fatiguaient.

Vitalik rectifia son costume du même geste dont Kostia avait rectifié sa tunique cinq minutes auparavant. Cela va de soi, il faut laver son linge sale en famille. C'était un accès d'émotion momentané qui s'était emparé d'elle et qui retombait maintenant.

« Bien, dit-il, accablé. Je vais essayer... de faire quelque chose. Mon dieu, ce que c'est gênant tout ça !

Dans la serviette, jetée sur le canapé au plus fort de la dispute, Vitalik récupéra son portable.

– Bonjour, dit-il d'un air sombre, je ne me sens pas très bien... Dites-leur... Oui, c'est reporté. Oui, pas très grave... bien sûr, demain. Je ne peux pas dire exactement... mais reportez ça vers onze heures... oui, je verrai comment je me sens... Je ne sais pas... Renvoyez tout le monde... Comme d'habitude. »

Vitalik se tenait au milieu du salon. Il voulait ajouter quelque chose mais une brusque poussée et le cri qui suivit l'en empêchèrent. Le téléphone lui fut arraché des mains et tomba par terre. Liouba avait l'impression de ne pas l'avoir fait exprès.

« Devant qui tu te justifiais ?

Elle marchait sur son mari, ses yeux lançaient des éclairs. Il fit un pas en arrière :

– Mais tu... tu es folle !

– Pourquoi tu te justifiais ?

– Moi ?

– Qu'est-ce qui est reporté ? Hein ? C'est quoi ce complot ? Elle allait droit à lui.

– Non, c'est impossible ! cria Vitalik, devenu hystérique. C'est impossible ! Eh bien tue-moi parce que je donne des directives à mes subordonnés.

– Tu t'es mis d'accord !

– Je t'en prie, arrête !

– J'ai entendu !

– Tu vas me faire devenir fou !

– Qui est-elle pour que tu te justifies devant elle ?

Liouba attrapa son mari des deux mains par le revers de sa veste. Qui est-ce ? Dis-le ! Qui est-ce pour que tu t'excuses devant elle ?

Vitalik rejeta douloureusement la tête en arrière :

– O mon dieu, c'est le secrétaire.

– Pourquoi tu ne l'appelles pas par son nom ? Hein ? Dis-le ! Elle le secouait violemment et son beau costume risquait d'être définitivement abîmé.

– Je n'ai pas fait attention.

– Tu mens !

– Tu as réussi à faire que je n'ose plus appeler mes collègues par leur prénom.

– Un homme honnête n'a rien à craindre. »

Dans sa retraite, Vitalik était arrivé au canapé. Il préféra s'asseoir : on ne frappe pas un homme à terre. Liouba était au-dessus de lui, les mains sur les hanches. Il se taisait. Tous deux respiraient vite et fort. Ils restèrent ainsi quelques minutes.

« Tu sais, je crois qu'on devient fous, articula Vitalik lentement, comme revenant à lui.

– Pas moi en tous cas.

– Liouba... il leva les yeux sur elle. Vas-y, vas-y

Ils se regardèrent longuement sans parler.

– C'est bon, vas-y.

Il fit un geste las de la main.

Sa voix était préoccupée. Sinon on dira que tu n'en as rien à faire et que tu ne t'occupe pas de ton département.

– Mais qu'est-ce que...

– Si, vas-y. Elle devenait de plus en plus pressante. Vas-y, je te dis. Elle lui fourra sa serviette dans les mains, rectifia sa cravate et remit en ordre ses cheveux ébouriffés.

Vitalik était désespéré. Liouba l'embrassa et lui tapota l'épaule, il répondit en lui becquetant la joue.

– Allez-allez, elle l'encouragea et le poussa vers la porte :

– J'essaierai de revenir plus tôt, dit-il mollement.

– C'est bon.

Vitalik avait passé la porte, mais il se retourna :

- Liouba...
- Quoi encore ?
- Bon anniversaire...
- Allez, file, dit-elle avec un geste de la main.

Kostia écoutait les bruits de l'altercation de ses parents. Vladik regardait l'ordinateur. En entendant la serrure claquer doucement derrière son père, il se détendit et se laissa aller sur le petit divan élégant. Il remarqua que pour Vladik, rien ne semblait avoir changé. Mais ce n'était peut-être qu'une impression.

Kostia ôta sa tunique, son pantalon et les pendit soigneusement sur un cintre. Il mit la chemise dans la penderie. Quoi mettre ? Après avoir fouillé un peu dans les affaires de son frère, il prit un short. C'était assez. Il se regarda dans le miroir de la porte de l'armoire : pas un gramme de graisse superflue, rien que du muscle ; ça lui donnait un sentiment de satisfaction de soi.

« Petit, appela-t-il en regardant le dos maigre de Vladik. Il espérait en secret que son frère verrait le relief magnifique de ses triceps. On lui répondit sans se retourner :

- Hm ?
- Ne te vouète pas.
- Hm. Cette fois, cela sonnait affirmatif, ce qui signifiait que son frère était d'accord avec sa remarque.

Vladik se connaissait ce défaut mais ne savait pas comment y remédier. Les nombreuses heures qu'il passait devant l'ordinateur réduisaient à néant l'effet de ses exercices de gym. Ainsi maintenant, alors qu'il n'avait pas vu Kostia de puis longtemps et qu'il avait des choses à lui dire, il lui tournait le dos et regardait l'écran. Il avait pêché un script très intéressant sur internet et il était occupé à le modifier pour ses propres besoins. Cette occupation l'absorbait tout entier, et tous les efforts pour l'en distraire avant qu'il n'ait fini ce qu'il avait commencé étaient inutiles.

- « Petit ! Kostia en avait assez d'admirer son dos.
- Hm ?
- Le cadeau pour le gros ?
- Hm.
- Hein ?

« Le Gros », c'est ainsi que ses frères appelaient Sérioja. Il méritait ce surnom depuis peu, depuis qu'il avait été nommé directeur commercial d'une jeune entreprise en expansion. Et là se découvrit une intéressante corrélation : en même temps que l'entreprise se développait, Sérioja se développait lui aussi. Plus en largeur, bien sûr, mais cela donnait l'impression qu'il grandissait aussi. Ses frères comparaient leur taille, il n'y avait rien de tel, sa taille restait la même. Ce qui est compréhensible : à vingt-neuf ans on ne grandit plus, mais quand même on avait l'impression que Sérioja était devenu plus grand et plus gros.

Les traits de son visage, étonnants naguère par leur beauté et leur finesse, s'étaient modifiés étonnamment vite. Ses yeux – deux étincelles bleues, s'étaient déformés et noyés dans la rondeur du visage et seule leur couleur rappelait par moments le Serge d'autrefois. Ses joues étaient devenues luisantes, il n'avait pas encore de double menton, mais déjà une amorce. Le travail l'avait refait au sens propre du terme.

Ses frères le mettaient en boîte à chaque occasion, sa mère, au contraire, n'avait pas de mots pour s'extasier sur le fait que son aîné soit enfin arrangé et « commence à ressembler à un homme ».

Au travail il était le brillant, le charmant Serge Vitaliévitich. Avec ses subalternes il parlait comme un père avec ses enfants, avec la hiérarchie comme un fils avec son père. Et malgré son embonpoint croissant, il avait une réputation de dirigeant énergique et charismatique, aimé de ses collaborateurs, apprécié de la direction et qui atteint les objectifs fixés par l'entreprise.

Serge Vitaliévitich s'habillait avec beaucoup de goût. Le costume allait si bien sur son corps qui prenait de l'embonpoint qu'il aurait fait envie à n'importe quel mannequin. Il préférait la coupe tout ce qu'il y a de classique, mais en même temps il s'ingéniait à paraître habillé à la dernière mode. Tous les accessoires de sa tenue étaient soigneusement choisis.

Bien entendu, les chaussures aussi étaient impeccables, mais ce n'était pas le plus surprenant. Qu'il fasse n'importe quel temps, une journée poussiéreuse d'été ou une soirée boueuse d'automne, ses chaussures restaient extraordinairement propres. Cette étonnante propreté ne concernait pas que le dessus, mais aussi la semelle et si quelqu'un avait été voir sous ces semelles, il n'y aurait pas trouvé la moindre trace de boue ni de poussière. On

ne remarquait sur le cuir aucune trace d'usure, ni même de ces éraflures qui apparaissent sur les chaussures qui ont été portées même peu de temps.

Cela restait un mystère pour ses frères : comment Sérioja obtenait-il ce résultat ? Et ils se mirent à soupçonner qu'il s'était acheté une énorme quantité de paires identiques et qu'il en changeait chaque semaine. Cette question devint un sujet de plaisanteries et un jour, Sérioja n'y tint plus et leur dit la vérité : oui, il avait effectivement beaucoup de paires de chaussures et il en changeait souvent. Et si elles leur paraissaient identiques, en fait là (il montrait le bout) il y avait un liseré et sur les autres, non. Là, le bout était arrondi et ici plus carré ; là le pied était mieux pris, etc. et naturellement l'entretien. Quelle que soit l'heure à laquelle il rentrait, le lendemain ses chaussures étaient nettoyées, séchées et cirées avec les meilleurs produits d'entretien.

Sérioja ne vivait plus chez ses parents, vu qu'il était marié depuis quelques années.

Le cadeau qui était déposé chez « le Gros » était un cadeau collectif, comme ils faisaient toujours. Mais chacun apportait ses fleurs, et chaque année il y avait entre eux une rivalité implicite, c'était à qui aurait le plus beau bouquet.

« A quelle heure il va se pointer ?

– Vladik remit à plus tard ses processus mentaux, ce qui lui demandait un effort de volonté :

– Ce soir.

Vladik aimait ses frères, mais la nécessité de soutenir la conversation justement maintenant l'agaçait un peu. Bien que Kostia ne soit pas très à cheval sur les convenances, Vladik sentait qu'il agissait mal en lui tournant le dos. Sa passion pour les monosyllabes anglais et les symboles spécialisés formaient dans leur entrelacement un sens compréhensible pour lui seul et luttait dans sa tête avec un sentiment de culpabilité pour sa conduite envers son frère aîné. Au bout d'un certain temps, le sentiment de culpabilité l'emporta, il se retourna sur son fauteuil tournant, vers son frère mais – chose étrange – il n'arriva pas à débrancher les processus qui avaient démarré dans son cerveau.

Vladik parlait machinalement avec son frère, répondait à ses interrogations et d'une façon incompréhensible, continuait d'analyser les bizarreries du script qui lui résistait. Sentant qu'il n'arrivait à faire bien ni l'un ni l'autre, il était en colère contre lui-même.

« Vladia ! appela Liouba depuis la cuisine.

– Aouh ? cria-t-il en direction de la porte.

– Mon grand, fonce au magasin, prend un autre bocal de caviar et de la salade.

C'était le mieux qu'elle pouvait trouver. Pour se déconnecter, il lui fallait changer de cadre ou bien exécuter quelque chose qui ne demande pas de penser. Sa mère lui proposait les deux choses en même temps.

– Tu entends ? Elle était apparue sur le pas de la porte de la chambre, supposant que son fils était occupé et que, comme toujours, il ne faisait pas attention aux voix de l'extérieur.

– Oui, m'man, j'y vais.

Il avait déjà ôté son short et enfilé un pantalon.

– Et le caviar, tu ne prends pas celui qui est en petites boîtes, mais celui en bocal. Tu as entendu ?

– Oui, m'man.

– Vladia – Liouba fit une longue pause et regarda longuement son fils. Plus d'une fois, il lui arrivait de répondre machinalement, tout plongé qu'il était dans ses pensées, et en arrivant au magasin, il confondait tout et prenait autre chose.

– Oui, m'man, j'ai compris. Vladik leva vers elle des yeux intelligents, confirmant par là qu'il était parfaitement conscient et qu'il contrôlait entièrement la situation.

– Kostia, viens, on va s'occuper de la découpe », commanda Liouba.

Les invités devaient arriver vers cinq heures. Depuis le matin, Liouba tournait en rond dans sa cuisine, et tout s'arrangeait à merveille. Il y avait longtemps qu'elle n'avait ressenti une telle excitation avant son anniversaire, comme si elle n'avait pas eu quarante-sept ans, mais dix-sept.

« Dieu merci, il est arrivé ». Elle se disait cette phrase comme un talisman quand Kostia arrivait. Liouba craignait toujours que pour une raison ou pour une autre, son fils soit retenu : c'était un militaire, il était dépendant, il servait à Yaroslav où l'on l'avait affecté à sa sortie de l'école militaire. Depuis que Kostia était sorti de l'académie, elle ne le voyait presque pas, seulement pour les fêtes et pour son anniversaire. Si bien que ce fils-là, elle ne l'avait connu que petit et déjà adulte, officier de l'armée russe de vingt-cinq ans. Et il n'y avait pas eu de période intermédiaire dans leur relation. Liouba espérait en secret réussir à garder plus longtemps le

petit dernier, plus malléable. L'année dernière, il était entré à l'université en première année et elle avait fait le calcul qu'au minimum, il resterait près d'elle encore cinq ans.

Avec ses fils, Liouba ne faisait pas de manières. Entourée d'hommes, elle avait été forcée de se placer vis-à-vis d'eux, depuis leur naissance, dans une relation de commandement. Sans subtilités ni sentiments. Elle ne leur parlait pas, elle donnait des ordres, et tout le monde considérait ses prérogatives comme allant de soi. Sérioja et Kostia, dès qu'ils avaient été en âge, avaient quitté le nid et à présent, Vladik était seul à profiter du despotisme maternel. Avec les années, ce despotisme était devenu si doux et si habile qu'il passait pour une vigilante sollicitude.

Du coin de l'œil Liouba regardait Kostia de temps en temps, elle le regardait couper le fromage et ouvrir la boîte d'olives, elle regardait sa silhouette juvénile penchée au-dessus de la table, elle l'admirait en secret. Juste un peu, à peine, pour qu'il ne s'en aperçoive pas.

« Quoi de neuf chez vous ? demanda Kostia en extrayant de la boîte une olive qu'il s'expédia dans la bouche

– De neuf ? Liouba réfléchit une seconde. Rien que du vieux, à part Vladik qui fait des siennes.

– Le Petit ? s'étonna Kostia. Et c'est quoi les siennes ?

– Il s'est mis dans la tête d'aller en Tchoukotie. Enfin comment est-ce que... au Kamtchatka. Il a déjà fit son sac. Tu l'as sûrement vu dans la chambre, dans le coin ?

– Oui, je crois que j'ai vu un sac. Et où il a pris cette idée ?

– Oh, je ne sais pas. Elle lui fourra sous le nez la planche à découper et trois oignons : tiens, coupe ça pour les croquettes. »

Kostia se mit à découper les oignons, mais auparavant il prit un morceau de fromage dans le tas qu'il avait coupé.

– Mm ! Il est bon. Et il y aura du roquefort ?

– Du roquefort ! Liouba battit des mains. Il va falloir renvoyer Vladik.

– Alors, c'est quoi cette idée du Kamtchatka ?

– L'an dernier on est allés à la mer et on a fait connaissance avec des ... elle soupira, en remuant le goulasch sur le feu, un couple aussi, avec un fils comme nous avec Vladik. On a sympathisé. Ensuite ils se sont retrouvés sur internet et voilà que le gamin l'a invité, imagine-toi.

– Eh bien qu'il y aille.

– Elle se retourna vers son fils et s'immobilisa avec sa grande cuiller à la main

– Et toi aussi !

– Liouba, pourquoi vous le gardez dans du coton ? Il est adulte maintenant, il va à la fac, combien de temps tu vas le garder dans tes jupes

– Mais pas au Kamtchatka quand même !

– Au Kamtchatka, rectifia Kostia.

– Non, tu ne comprends pas. Elle se retourna vers la cuisinière. Personne ne me comprend.

– Et Vitalik, qu'est-ce qu'il en dit ?

– Il a bien essayé de le dissuader un petit peu. Il lui a pris un séjour en Egypte. Non, rien à faire. Il ira et c'est tout. « je n'ai encore pas vu comment on vit en Russie, qu'il dit.

– Il a raison.

– Tais-toi au moins. Elle lui lança un regard d'avertissement. Je ne dirai rien, je ne dirai rien.

– Essaie seulement de lui dire quelque chose...

– Je serai muet comme une carpe.

– Arrête de te moquer.

– Je ne me moque pas.

Ils avaient des conversations intimes comme ils en avaient toujours eu. Liouba demandait comment ça se passait dans le service, s'il avait une copine (en espérant au fond que non). Kostia répondait que tout allait bien, que ça ne pouvait pas aller mieux, mais Liouba savait que sur son travail et sur sa vie privée, il ne dirait jamais la vérité.

Un an auparavant un changement s'était produit. Il était revenu avec des ailes, il souriait sans raison, regardait au loin sans rien dire. Puis il se mit à apporter des photos. On y voyait de plus en plus, outre les visages connus de leurs festivités ordinaires, un visage nouveau : des cheveux blonds cendrés et des yeux bleus pâles.

Une beauté travaillée ou, comme on dit, racée. Kostia ne racontait rien, mais sa mère n'avait pas besoin de paroles. Elle regardait la blonde froide et soignée, reproduite en trente-six mille exemplaires, et son cœur se serrait. Et elle entendait au fond d'elle-même sa propre voix qui disait tout bas mais fermement : « Jamais de la vie ! »

– Étonnamment belle, étonnamment, admirait-elle. Comment elle s'appelle ?

– Dacha... L'indifférence dans la voix de Kostia était touchante.

– Oui, elle est belle. Il n'y a rien à dire.

Effectivement, il n'y avait rien à dire.

Mais pour le nouvel an, il était venu avec la mine de quelqu'un qui a pris un grand coup sur la tête. Il ne parlait à personne, il restait couché à regarder au plafond. Liouba soupirait de soulagement : dieu l'avait entendue. Elle préparait à son fils du bouillon à la viande et aux légumes, et des croquettes, ses plats préférés. Elle avait obligé Vitalik à lui donner la moitié de la somme pour qu'il s'achète une voiture. Kostia ne parlait toujours pas.

Aujourd'hui Liouba parlait avec Kostia sur le ton habituel, égal, à peine moqueur mais elle n'était pas elle-même. Ainsi elle dissimulait comme d'un léger voile ce sentiment qui lui faisait si peur et dont elle avait pris conscience brusquement quand ses fils étaient devenus adultes. Vingt-deux ans après la naissance de l'aîné, Sérioja, Liouba avait compris de façon inattendue qu'elle se connaissait somme toute bien peu.

Sérioja s'était marié tôt, à peine sorti de l'université. Elle avait voulu l'en dissuader, mais vu que la jeune fille était enceinte, elle avait décidé : adienne que pourra. Et puis la fiancée était... peut-être pas belle – pour elle, aucune fille n'était assez belle – mais on sentait chez elle un côté... familial. Moche, fut la conclusion de Liouba. Elle se marie tant qu'on veut bien d'elle. Visage un peu simplet, silhouette un peu enveloppée. Trop grosse, avait-elle dit à son mari.

Bien que le mariage de son fils fût inévitable et qu'elle se fût faite à l'idée de remettre son Sérioja entre des mains étrangères, le jour de la noce lui faisait peur, l'épouvantait. Elle craignait de comprendre définitivement que son fils était devenu adulte et qu'il allait désormais mener une vie séparée, une vie d'adulte. C'est ainsi qu'on a peur d'un tsunami en voyant la hauteur mortelle de l'eau devant soi en espérant que c'est un rêve. Ainsi Liouba était-elle depuis le matin comme dans un rêve : était-ce elle ? Était-ce sa vie ? Peut-être que ce n'était pas sa vie, pas son fils ? Le voilà, dans son costume neuf, si adulte et si irréel.

Lors de la cérémonie, elle devait prononcer un discours – ses recommandations maternelles. Elle se leva de table et regarda les jeunes mariés. Sérioja dans son costume lui parut tellement fragile et vulnérable que tout se mit à danser devant ses yeux. Leurs regards se croisèrent et là seulement, Liouba sentit dans son cœur quelque chose de nouveau : quelque chose de subtil, de tremblant, qui emplit ses yeux de larmes brûlantes. Elle vit toute son insouciance sous le masque de sérieux, et la fragilité que masquait la confiance en soi et son aspect de jeune marié un peu bête. Elle ne faisait que regarder et elle entendait le battement de son cœur jusqu'à ce que tout son être se fonde dans ce quelque chose de subtil et de tremblant. Ce sentiment nouveau l'inonda entièrement au plus mauvais moment, les larmes coulaient sur son visage, malgré les regards des invités tournés vers elle, le rimmel qui coulait et les murmures nerveux de Vitalik. Finalement elle ne put rien dire, elle vit du coin de l'œil une parente éloignée, une dame âgée, se mettre à pleurer elle aussi en la regardant.

« Est-ce la vieillesse qui arrive ? pensait-elle plus tard dans la soirée en se repassant le film de la journée. Qu'est-ce qui m'a pris de me décomposer comme ça ? Ça ne va pas du tout, il faut me reprendre en mains ». Mais en dépit de cette énergique décision, Liouba passa toute la journée du lendemain comme dans un brouillard, toute plongée dans son tremblement subtil ; elle marchait avec précautions, comme si elle craignait de le laisser tomber. Je dois avoir l'air d'une petite vieille, pensait-elle, effrayée en se voyant les épaules baissées et les yeux dans le vague. Mais une minute après, elle retrouvait cette indifférence à soi et à tout ce qui l'entourait. Liouba regardait sa vie passée comme celle de quelqu'un autre et ne trouvait rien en elle dont elle pût dire : « c'est moi. »

C'est juste une faiblesse passagère », se disait-elle en guise de consolation. Depuis qu'elle avait connu ce sentiment, Liouba le masquait soigneusement, elle ne s'autorisait pas à laisser trop longtemps sa main sur la tête de son fils quand elle lui ébouriffait les cheveux.

Et puis elle s'était découvert une tendance au cabotinage. Maintenant, quand elle était entrée dans la chambre pour ordonner à Kostia de s'occuper de la découpe, elle avait eu envie de faire ce qu'elle ne faisait presque jamais quand il était petit : parler en zézayant, lui tapoter la joue et le cocooner. Puis elle avait eu peur de tomber dans la sénilité, elle s'était reprise sévèrement et était repartie dans la cuisine mettre au four la viande à la française.

Son dernier amour, l'amour de toute sa vie, c'était son dernier fils. Depuis le berceau. Et contrairement à une idée reçue qui veut que les petits derniers deviennent des égoïstes pourris par l'amour maternel, Vladik était devenu étonnamment gentil, sensible et intelligent.

Quand il était petit et que les deux plus grands avaient déjà quitté l'école, Liouba se promenait souvent avec lui et sur le chemin du retour lui achetait des friandises. Ils n'étaient pas trop à l'aise financièrement mais considérant que Sérioja et Kostia étaient grands, elle voulait gâter Vladik.

A neuf ans, c'était un petit ours gros et maladroit. En arrivant à la maison, Liouba défaisait les paquets de sucreries et les mettait devant lui, anticipant son plaisir. S'il trouvait cela bon, elle trouvait cela bon ; et sa joie à lui était sa joie à elle. Amer, sucré, elle trouvait cela amer ou sucré. Mais s'il était triste, alors elle était cent fois plus triste. Elle s'asseyait en face de son fils ; C'était des minutes rien que pour eux, rien que pour la gâterie.

« Alors, comment tu trouves ? demandait-elle en voyant que le petit ours tardait à manger.

– Et Sérioja et Kostia... disait-il, en regardant sa maman avec ses yeux d'enfant sincère.

– Gros bêta, répondait-elle gentiment. Mange donc, eux, ils sont déjà grands.

– Mais c'est mes frères ? »

Cette question la désarmait complètement. C'était le seul argument contre lequel elle ne pouvait rien.

Les trois frères se moquaient les uns des autres et se faisaient des farces. Parfois les aînés se disputaient, donnaient une pichenette au cadet et un coup de pied au derrière quand il devenait trop collant. Vladik se vexait, pleurait, mais n'allait pas se plaindre. En revanche, devant un ennemi commun, leurs querelles passaient au second plan.

Un jour, Sérioja, qui était déjà grand et allait à la fac, était sorti assez tard le soir. Kostia lisait, le père était sorti fumer sur le balcon. C'était le soir, la cour était éclairée par la lumière des fenêtres et par des lampes au-dessus de chaque porche. Soudain, surgissant comme un diable de sa boîte, le petit des voisins s'était mis à crier : « M'sieu Vitalik, il y en a qui tabassent vot' Sérioja ! »

Le père, avec une vivacité incroyable pour son âge, avait dégringolé les cinq étages par l'escalier et déboulé dans la cour. Ne voyant aucune bagarre, il avait fait le tour de la maison tourné sous l'arche qui menait dans la rue et là, dans la faible lumière des réverbères, il distingua trois silhouettes sombres penchées sur une quatrième recroquevillée à terre. L'une d'elles se retourna au bruit des pas. Le professeur et docteur ès sciences fondit sur lui et, ne sachant plus se battre, il se mit à bourrer l'agresseur de coups de poing de toutes ses forces, au petit bonheur. Cela étonna le jeune, mais ne l'effraya pas. Repoussant Vitalik, il retourna vers la victime à terre pour lui porter de nouveaux coups. Kostia arriva à point nommé et ce fut la mêlée. On voyait des bras, des jambes, des têtes et l'on entendait des rugissements étouffés.

Le petit Vladik était là aussi avec ses dix ans. Il était arrivé bon dernier, essoufflé, parce que maman ne l'avait pas laissé partir tout de suite. Elle l'avait intercepté dans l'entrée :

« Arrête ! Où tu vas ?

– Maman, il y a Sérioja qui...

– C'est les grands qui se battent », avait-elle dit, en croyant lui faire peur.

Et puis, en soupirant, elle l'avait laissé partir.

Les invités arrivèrent vers six heures. Sérioja et sa famille étaient un peu en retard. Ce n'est rien de dire que les quarante-sept grosses roses de Hollande qu'ils avaient apportées éclipsaient tous les autres bouquets. Elles étaient d'un rouge foncé profond, avec des gouttes de rosée sur leurs pétales de velours, mais on ne sait trop pourquoi, elles ne sentaient rien. Ou peut-être était-ce l'eau de toilette des dames et l'après-rasage des messieurs qui en tuait le parfum. Elevées avec soin dans des serres étrangères, les merveilleuses roses-jumelles se répétaient par la forme et la couleur, et même leurs pétales semblaient disposés dans le même ordre. A côté les tendres lys de Kostia paraissaient ternes, blancs avec juste un peu de rose au milieu, ils baissaient la tête humblement sur leurs tiges délicates.

A côté de Sérioja se tenait sa moitié, un peu gênée par l'attention des invités (qui s'adressaient plus à son mari qu'à elle), jolie et silencieuse, belle de cette beauté discrète, pas criante, qui brille dans les yeux, sur les lèvres tendres, à peine ornées d'un sourire. Un petit bout de chou de trois ans et demi en robe rose lui tenait la main et paraissait noyée dans les volants, les paillettes et les rubans.

« Mamie Liouba... anniversaire. » dit le bout de chou.

On entendit des exclamations d'attendrissement général. Tout le monde se mit à complimenter la petite Lisa sur sa robe, ses rubans, ses petits souliers et encore sur autre chose d'incompréhensible, mais que tout le monde

comprenait. Par la même occasion on complimenta aussi les parents, mais là, il y avait beaucoup moins de sincérité dans les voix.

« Mamie Liouba », se dit Liouba avec tristesse en regardant la responsable de l'enthousiasme et des louanges.

On a tort de dire qu'on aime mieux ses petits enfants que ses enfants. Les petits enfants, surtout les premiers, quand les grands-mères n'ont pas encore franchi le cap de la cinquantaine, apparaissent souvent comme les anges annonciateurs de la vieillesse et ne sont pas pour toutes les mamies bienvenus et attendrissants. La femme de cinquante ans, aujourd'hui, avec tous les moyens modernes au service de sa beauté, est encore jeune, pleine des projets les plus audacieux, et a du succès auprès des hommes autant que sa fille ou sa bru. Liouba, avec ses quarante-sept ans, le sentait mieux qu'à vingt, occupée par les couches, les brassières et les petits pots. Non, rester enfermée avec les petits enfants et le tricot, ce n'était pas sa tasse de thé.

Elle sourit, sentant s'emparer d'elle une incompréhensible lassitude. Elle se regarda dans la glace qui se trouvait devant elle et avec cette rapidité dont seules les femmes sont capables, s'assura du bon état de sa peau, de ses cheveux, et de la beauté pulpeuse (oui, oui, la beauté !) de son corps, qui s'était un peu étoffé au fil des années. Elle toucha à peine sa coiffure pour la rectifier, mais c'était encore de trop. Les larges mèches, négligemment placées, faisaient d'impeccables vagues châtain foncé.

« Lisa ! dit-elle, ma belle, ma chipie, embrasse Mamie ! » Liouba s'assit devant l'enfant, tapota ses petits bras, loua très fort sa petite robe et ses rubans, puis présenta sa joue et embrassa la fillette à son tour, bref, effectua l'ensemble des manipulations attendues de la part d'une mamie, ce qui apaisa sa conscience, qui lui disait de temps à autre qu'elle n'aimait pas assez sa petite fille et ne la gâtait pas du tout comme il convient à une mamie exemplaire.

« Et maintenant, au diable toutes les grands-mères ! » dit-elle in petto en se relevant et en rectifiant la robe bleu-nuit qui lui descendait jusqu'aux chevilles

La table croulait sous les victuailles, retentissait de toasts et de compliments. Entre les nombreux hors-d'œuvre, parmi lesquels la noble truite et diverses charcuteries, le saumon coupé en tranches fines et presque transparentes, se serraient des canapés plus ordinaires au caviar rouge et noir. Il y avait pléthore de boissons, choisies pour convenir au goût de chacun. Du reste, les invités avaient des goûts semblables, ce qui donnait à penser que leur nature était semblable, grande leur intercompréhension et harmonieuse leur interrelation. Les hommes buvaient de la vodka et du cognac, les dames, après avoir commencé avec des boissons soft, étaient passées assez vite au cognac et à la vodka. Le vin était réclamé surtout par les jeunes filles et par Vladik. Le plat central, servi en tant que plat principal, était un pilaf. Il s'étalait sur un grand plat, luisant de ses grains huilés et répandait une odeur à craquer. Le pilaf, il est vrai, était préparé à base de porc (quel chef accepterait cela ?) mais tous les autres ingrédients étaient traditionnels : l'épine-vinette et les pois chiches, le riz uzbek étaient ceux-là mêmes qui font du pilaf un plat typique d'Asie centrale.

Se repérant à merveille dans les instruments de service, Vladik, avec une politesse innée et un charme acquis on ne sait où, faisait la conversation à deux dames âgées amies de sa mère. Elles ne paraissaient âgées qu'à lui et peut-être à leur mari, qui pelotaient de regards furtifs masqué d'indifférence les jeunes filles à l'autre bout de la table. Les deux dames avaient la cinquantaine et se trouvaient intéressantes et d'âge balzacien. Liouba avait depuis longtemps écarté les amies plus jeunes qu'elle. Vladik avait goûté à toutes sortes de douceurs et bu quelques verres de vin sec et maintenant il avait une irrésistible envie de s'allonger un moment, ou au moins de s'occuper à quelque chose d'utile. Mais le devoir de sociabilité était le plus fort. Il ne pouvait quand même pas quitter la table sous un prétexte quelconque et aller s'étaler sur le divan de sa chambre ou se planter devant l'ordinateur, même s'il savait qu'on le lui aurait pardonné.

Kostia s'occupait des invités à l'autre bout de la table, veillant à ce que les verres soient remplis et que chacun puisse être servi de ce qu'il aimait. Il se sentait responsable de la partie pratique de la soirée, liée à la nourriture et à la boisson ; il lui fallait sans cesse se lever pour apporter et déboucher de nouvelles bouteilles, renouveler les plats de hors-d'œuvre ou verser à boire. Entre temps, Kostia trouvait le temps de badiner et de repousser les avances d'Olga Semionovna, sa voisine de droite, une femme d'une cinquantaine d'années. Parfois il sentait sa main sur son dos et parfois sur son genou. Ce n'est pas que cela le gênât beaucoup, mais cela l'agaçait un peu. Olga, tournée vers lui à quatre-vingt-dix degrés, souriait sans arrêt de ses yeux noirs et langoureux. Son grand nez se trouvait juste devant lui.

« Alors, et comment tu t'en es sorti de cette affaire avec le général ? demanda-t-elle en allongeant la jambe sous la table et en effleurant par hasard le genou de Kostia.

- Ah, vous vous en souvenez ? Ce n'était pas un général, c'était un colonel.
- Bon, avec le colonel. Quelle différence ?
- Oui, je m'en suis sorti.
- Et il s'est trouvé bête, votre généralissime ?

– Oui, mais il ne l’a pas fait voir. L’essentiel, c’est que j’ai agi dans les règles. J’arrive, je me présente comme de juste. Il ne fait même pas attention à moi. Je mets la recommandation sur le bureau. Et lui, il ne savait plus où se mettre.

– On n’est pas habitué à de jeunes inspecteurs comme toi.

– Et au bout du compte, c’est lui qui me courait après. Non, j’exagère. Il a envoyé son lieutenant. Quand je suis parti, il m’a serré la main avec tant d’effusion, j’en avais les larmes aux yeux.

– Tu es un héros

– Ah, sur un front invisible.

– Passe-moi la sauce, tu veux ? Et sur le front des amours, tu as remporté toutes les médailles ?

– Les filles plus tard, Olga Semionovna.

– D’ailleurs à propos d’amour. Kostia se leva et reversa du cognac.

– Tu veux porter un toast ? demanda Olga d’un air las.

– Oui.

Kostia veut parler ! Mesdames, messieurs, votre attention ! »

Les conversations se turent, dix-huit paires d’yeux se tournèrent vers lui.

« Je veux porter un toast à Liouba. Il regarda sa mère et parcourut l’assemblée du regard. Elle et Vitalik sont ensemble depuis tant d’années. Et nous, leurs enfants, nous sommes témoins que leur union est solide. Le mérite en revient à mon père, Vitalik Nikolaévitch. Oui, Vitalik, le mérite t’en revient.

– Allez, allez... Vitalik, gêné, marmonna quelque chose d’inaudible.

– Liouba, cela va de soi, est la gardienne du foyer, je ne veux pas diminuer son importance, mais Vitalik... il a un rôle particulier. Que cela ne vous paraisse pas étrange – il regarda son père – mais je voudrais vous rappeler le conte de Barbe-Bleue.

Quelques invités sourient.

Comme vous savez, Barbe-Bleue avait une femme, commença Kostia sans se presser. Un jour, avant de partir, il lui remit un trousseau de clés ; parmi ces clés, il y en avait une toute petite.

« Voici des clés, lui dit son mari ; tu peux toutes les utiliser et ouvrir n’importe quelle porte, mais celle-ci, la petite, tu n’y touches pas. C’est celle de la chambre du fond, et tu ne dois pas y aller.

L’épouse promet de se conformer à ce qu’il disait.

– Fais bien attention de ne pas y aller, répéta Barbe-Bleue en franchissant le portail, et il la menaça de son fouet.

Toute la journée, la femme erra dans la maison, et une seule idée la torturait : qu’y avait-il dans cette pièce du fond ? Elle marcha de long en large dans le couloir sombre et finit par s’arrêter devant cette mystérieuse porte. Surmontant sa peur, elle mit la clé dans la serrure.

Elle découvrit devant elle huit crochets scellés dans le mur et les sept épouses mortes qui y étaient suspendues. Il restait un crochet libre. De peur, la femme laissa tomber la clé qui tomba droit dans une flaque de sang sur le sol. Elle la ramassa, essaya d’effacer la tache sanglante, mais celle-ci n’en ressortait que davantage. Elle appela la servante, et à elles deux, elles tentèrent de faire disparaître la tache. Mais rien n’y fit. Alors, plus morte que vive, elle courut s’enfermer dans le coin le plus éloigné du château et attendit le retour de son mari.

Barbe-Bleue arriva, et on ne put pas lui cacher que sa femme était entrée dans la pièce. Il lui ordonna de dire ses prières et de descendre dans la cour, et se mit à aiguiser un couteau.

Je ne vais pas vous infliger les détails, je dirai seulement que le conte s’achève de façon plus ou moins humaine : les frères de cette femme arrivèrent à cheval et tuèrent le mari. Elle s’en retourna vivre chez ses parents.

Kostia fit une pause et poursuivit : Il semblerait que la justice triomphe. Mais derrière ce dénouement heureux, en gros, se cache une grande tragédie de la vie et une grande vérité. La maison de Barbe-Bleue, c’est bien sûr son âme. Il a été naïf, comme seul peut-être naïf un homme amoureux. Il a confié à une femme les clés de son âme et il attendait d’elle de la sagesse. Mais la femme est ainsi faite que sa curiosité ne connaît pas de limites raisonnables. Elle a promis de se conduire avec raison, mais elle oublie aussitôt sa promesse et pénètre en cachette dans la pièce secrète. Elle va jusqu’au bout de sa curiosité et franchit un certain seuil. Une fois franchi ce seuil, à quoi est-elle confrontée ? A la peur et à la mort.

Barbe-Bleue avait tué sept épouses et en était profondément malheureux, bien qu’on n’en parle pas dans le conte. Le meurtre de l’épouse est à comprendre ici symboliquement, comme le meurtre de son amour.

Tout homme a un squelette dans le placard. La tragédie, cela a été de donner TOUTES les clés à ses femmes, il s’ouvrait à elle TOUT entier et même les régions de son âme qu’il ne convenait pas d’ouvrir.

Finalement, son âme est grande ouverte, sa famille détruite, sa femme reste veuve. Dans cette tragédie, tout est de la faute de Barbe-Bleue. Pourquoi est-ce que je dis « faute » puisque dans le conte, Barbe-Bleue périt, et sa femme est sauvée ? Parce que dans ce cas, la responsabilité repose davantage sur l'homme que sur la femme. La curiosité et la trahison qui l'accompagne, c'est la nature de la femme, qu'on ne peut ni adoucir, ni remplacer par autre chose. Il faut compter avec. Quelques-unes des régions de la vie intérieure doivent rester fermées. Si elle sait tout de nous, c'est le début de la fin. Alors buvons à Vitalik, qui a la sagesse de ne pas donner toutes ses clés à Liouba. Ce toast est compliqué, peut-être, et tout le monde ne le comprendra pas, peut-être... »

Kostia se rassit. Il avait un peu rosé sous le coup de l'émotion. On entendit des approbations, puis tout le monde se mit à parler en même temps, les verres tintèrent joyeusement. Liouba regardait son fils et en oubliait de finir son cognac. Vitalik avait rougi.

« Saisissant ! » Olga ne détachait pas les yeux de Kostia. « Je n'ai jamais entendu de toast plus original. » Et elle ajouta sur un ton plus bas, plus intime : mais mon expérience de la vie me souffle que derrière chaque originalité se cache le plus banal des drames de la vie. »

Kostia eut un sourire un peu tendu et ne regarda plus de son côté.

Chapitre 20

Seul des trois frères, Sérioja se sentait dans la position d'un invité, détendu et prêt à se laisser distraire. Parlant peu et n'écoutant guère, il avait bien l'intention de rester le temps nécessaire pour ne pas être incorrect et de s'en aller en prétextant des affaires urgentes.

En son for intérieur, Sérioja reconnaissait qu'il s'ennuyait, mais ne pouvait pas se refuser le plaisir de se voir avec les yeux des invités, un homme dont le temps est précieux, mais qui laisse de côté les soucis du quotidien pour profiter des plaisirs simples de la famille. Il était là et absent à la fois, ne se mêlant pas aux conversations et se contentant de prendre cet air particulier qui donne à penser à votre interlocuteur que le sujet est tout à fait intéressant mais ne mérite tout de même pas autant de paroles. Sérioja savait qu'il avait du charme et que les gens venaient vers lui ; il se connaissait cette qualité rare qui lui permettait, avec un talent d'illusionniste, de tirer les ficelles avec les interlocuteurs les plus divers : il pouvait discuter intelligemment avec des partenaires en affaires compliquées, voire capricieux, et avoir un mot gentil pour la femme de ménage au bureau. Il aimait à la fois cette complexité et cette simplicité.

Néanmoins un frisson de gêne presque imperceptible lui passait par moments sur le dos. C'était bête, certes, mais il se trouvait que l'an dernier, il avait fait à Kostia une promesse qui était maintenant difficile, voire impossible à tenir. L'an dernier, pour l'anniversaire de sa fille, Kostia l'avait informé que son unité allait être dissoute. La réduction des effectifs des forces armées, dont tout le monde parlait il y a un an, avait enfin commencé.

« Qu'est-ce que tu comptes faire ? avait demandé Sérioja ?

– Je n'y ai pas encore pensé.

– Hm. Tu n'y as pas pensé ou tu n'as rien trouvé ?

– Je n'ai rien trouvé.

– Alors une idée lui était venue :

– Tu connais quelque chose au commerce ?

– Au commerce ? Kostia avait été étonné ?

– Oui, à la vente ?

– A la vente. Enfin... non.

– Ça ne fait rien. Viens chez nous, pendant que je suis responsable. Le Gros, euh... Kostia ne savait pas quoi dire. Honnêtement, je ne suis pas un commercial. Je n'y connais rien.

– C'est des conneries. Il en arrive des débutants, et au bout de deux ans, ils deviennent des requins ! On ne se connaît pas tant qu'on n'a pas essayé, on ne sait pas de quoi on est capables. Viens, pendant que je suis à la direction commerciale, je te prends, je te forme.

– Et question finances ?

– L'argent ? Au début ça dépend un peu... Mais ne t'emballe pas, ce n'est pas compliqué, ce sont les clients qui téléphonent eux-mêmes. Ça ira comme sur des roulettes. Au début tu feras le détail, il ne faut pas être trop regardant. On te formera. Dans dix-huit mois, je te transfère au commerce en gros. Là tu gagneras bien. Et après, tu sais, je suis sur la bonne voie. On me voit déjà directeur général. Alors voilà. Si tout se passe bien, tu deviendras directeur commercial à ma place.

- Eh bien tu m'en diras tant. Kostia souriait, un peu gêné.
- Eh bien quoi, faut aller de l'avant. Il faut avoir des perspectives. Croire en soi. Quand je suis arrivé, j'étais un béjaune... Tu crois en toi ?
- Comment te dire... Je crois au destin.
- Allez, tu es comme une gamine. Le destin, on le fait.
- Des fois, c'est le destin qui nous fait.
- C'est vrai. Mais il ne faut pas céder.
- . Ты гни свою линию, и все будет окэй. Alors, tu y réfléchis ?
- Eh bien, merci, Le Gros. Je n'en attendais pas autant.

Ils avaient encore bu un coup et ils s'étaient promis des choses que, avec des arguments de bon sens, il aurait fallu oublier le lendemain. Mais le lendemain matin, Sérioja n'avait pas oublié, il se rappelait et il analysait la situation. Il n'y avait rien à analyser, il avait bluffé ouvertement. On venait juste de le nommer directeur commercial, sa position n'était pas encore solide ; il suffisait qu'un collègue un peu malveillant lui mette des bâtons dans les roues, alors son frère par là-dessus... Dans la boîte, le népotisme n'était pas bien vu. Et puis Kostia ne convenait pas pour le service commercial. Un rêveur, un philosophe... Comment est-ce qu'il avait fait pour atterrir dans l'armée ? Bon, dans l'armée, il n'y a pas besoin d'être trop futé, mais dans la vente, il faut des résultats. Des résultats, encore des résultats et toujours des résultats. Alors, le recommander au patron, et six mois après, rougir et se justifier ? D'autant plus qu'il s'était fait une réputation de manager qui s'y connaît en hommes.

C'était dimanche et Sérioja n'était attendu nulle part. Il se leva et se traîna dans la cuisine boire sa première tasse de café. Ania était déjà levée et s'occupait du petit déjeuner. Elle avait remis sa visite à sa belle-mère comme si elle avait senti qu'il aurait besoin de soutien. Il s'appropriait à lui parler de ce qu'il avait imaginé à propos de Kostia et de son coup manqué de la veille lorsqu'on sonna dans l'entrée. Sérioja savait déjà qui c'était.

« Salut, Gros. Bonjour, Anetchka, salua Kostia. Il était de bonne humeur.

- Salut, frère. Sérioja regardait son menton impeccablement rasé, puis le col amidonné de sa chemise ; on aurait pu se couper avec les plis de son pantalon.

- Tu brilles comme un sou neuf... dit-il sombrement. Entre. Café ?

- Thé, plutôt.

- Va pour le thé. Et tu vas prendre le train ?

- Oui. Je ne fais que passer.

-

- Tu sais ce que je pense, Gros, dit Kostia en buvant son thé à petites gorgées rapides. Tout peut encore changer. A propos de notre réorganisation. Ce n'est pas encore au point, rien que des rumeurs pour l'instant.

Sérioja haussa les épaules et marmonna quelque chose d'indéfinissable.

- Tu as peut-être changé d'avis ?

- Où tu as pris ça ?

- Mais qu'est-ce que tu as aujourd'hui ?

- Oui, j'ai mal à la tête... Tu dois comprendre, répondit Sérioja sans le regarder.

- Je n'ai pas réfléchi.

Kostia se tut. Sérioja ne disait rien. Du reste, Kostia but effectivement son thé en une minute et prit congé.

- Tu t'en vas déjà ? Dans sa voix ne perçait aucun regret.

- Oui, je suis parti. Repose-toi.

- Ouais », marmonna Sérioja d'une voix fatiguée, en fermant la porte sur lui.

Il se sentait inutile et stupide. Mais après le repas il s'était déjà consolé en pensant que dans un an, tout cela serait oublié. Et si ce n'était pas oublié, il se passerait des choses qui annuleraient les accords précédents. Cas de force majeure. Au bout du compte, pensa-t-il, je ne lui ai pas dit un « oui » ferme. Je ne lui ai pas dit « oui ».

Mais vers le soir, cette brève conversation du matin lui revenait sans cesse à l'esprit, clairement, avec tous les détails, comme un fragment de vidéo qu'on repasse en boucle. Dans ce film, pendant qu'ils parlaient, son frère le regardait comme s'il avait des doutes. Cela se passait dans la cuisine, en présence d'Ania. Il n'avait pas échappé à Sérioja qu'elle échangeait un regard avec Kostia et souriait imperceptiblement. Son sourire lui avait fait comme un frisson désagréable dans le dos, et il avait eu l'impression qu'ils complotaient derrière son dos.

Et à présent, ayant clairement pris conscience de cela, il se posa la question : était-ce la première fois qu'elle souriait COMME CELA ?

Un sourire ? Ania éclata de rire quand il lui fit part de ses réflexions.

« Tu parles sérieusement ?

Elle avait un joli rire, tranquille et pur, comme un ruisseau.

– Je parle sérieusement, dit Sérioja, sombre. Tu souriais.

– Je ne me souviens pas, mais il me semble qu’il n’y a pas eu de sourire.

– Si. Pas un sourire, mais comme ça... un demi sourire...

– Ah, un demi-sourire ! » Cela l’amusait encore plus.

La joie et le rire, c’était ce qui embellissait Ania, mais là, cela commençait à l’agacer un peu.

– « Non, ne crois pas... ce n’est pas ce que je veux dire... mais je veux... dans l’émotion, il mangeait les mots, ce qui ne lui arrivait pas d’ordinaire.

– Non, je te demande de ne pas sourire comme ça, quand ce n’est pas un sourire, mais un demi-sourire.

Ania essayait les tasses qu’elle avait lavées. Elle reposa la dernière et posa sur son mari un long regard.

Bon... et après une pause, elle ajouta :

« C’est une drôle de demande. Tu me proposes de mesurer les sourires au gramme ?

– Ne renverse pas tout ! je ne veux plus de demi-sourires, c’est tout. Cela lui avait échappé violemment et grossièrement. Ils n’avaient encore jamais parlé comme cela. – c’est drôle... On sentait qu’elle était vexée.

– J’ai déjà été drôle ?

– Ne pinaille pas sur les mots.

– Dis-moi, tu ne le feras plus ?

– Elle articula, d’une voix égale et distincte, en détachant les syllabes :

– C’est promis. Je ne sourirai plus à ton frère, si tu considères que c’est un crime.

– Mais comprends-moi, il n’y a pas de crime ! je voulais juste dire que tu ne dois pas sourire à Kostia quand je parle avec lui.

– Bien, je ne sourirai plus à Kostia quand tu lui parles. Et peut-être que tu veux instaurer dans la maison une moitié pour les femmes, pour que j’y reste et que je ne me mêle pas quand tu reçois des invités.

– S’il te plaît, n’en rajoute pas. J’ai juste parlé de notre conversation et tu souriais, tu souriais, merde !

– Excuse-moi, tu veux ? dit-elle froidement. Je te soupçonnais pas autant de méfiance.

– Et moi, je ne te soupçonnais pas une telle duplicité !

– Quoi ?! Son visage s’altéra instantanément. Ce n’était pas encore des sanglots, mais un signe avant-coureur. Sa bouche se tordit en un masque amer, ses doigts efflueraient ses lèvres tremblantes. Du brusque mouvement qu’elle fit la tasse qui se trouvait au bord de l’évier vola sur le sol. On entendit le bruit de la magnifique porcelaine contre les non moins beaux carreaux de faïence.

– Qu’est-ce que tu as entendu ? répondit Sérioja, dont la voix était déjà moins d’assurance.

– Pourquoi est-ce que tu parles comme ça ? Les larmes lui montaient aux yeux.

– Excuse-moi, il se passa la main sur le visage comme pour dissiper une hallucination. J’ai dit ça pour te blesser, pardonne-moi.

Sérioja voyait bien que sa femme avait raison et parfaitement sincère, mais à la question qui lui était venue dès le début de leur conversation – Etait-ce la première fois qu’elle souriait comme ça ? – s’en ajoutait une autre : était-ce par hasard ?

Ania ramassait à la pelle des débris à demi transparents. Elle en ramassa un à la main et le regarda par transparence. Les volutes bleues du dessin étaient restées intactes : un oiseau incroyable, fabuleux. « L’oiseau du bonheur, pensa-t-elle. C’est étrange, je n’avais jamais fait attention à ce qu’il y avait sur ces tasses depuis le jour où on nous les a offertes. Depuis notre mariage.

Sérioja passa dans la chambre pour se calmer. Il avait voulu parler avec elle de Kostia, et finalement, ils avaient parlé d’elle et de Kostia.

Ania entra sans bruit sur la pointe des pieds.

« Cela arrive à tous les hommes. Elle lui caressa la tête, comme un chat. La méfiance. D’habitude c’est à cause du surmenage. Ou alors du manque de confiance en soi.

– Quand est-ce que tu as eu le temps de connaître tous les hommes ?

– Comment tu es, Sérioja... Ania retira sa main. Et où tu vas chercher des mots comme ceux-là ?

– Du fond du cœur.

- Alors arrête. Est-ce que tu as autant de venin en toi ?

- Et où tu vas les chercher, toi ? Il la regarda dans les yeux. Il me semble avoir lu ça dans « la Paysanne
- Je dois considérer cela comme une accusation ? Ania pinçait un peu les lèvres. Si tu veux savoir, il y a beaucoup d'articles intéressants dedans, et sur la psychologie, et sur tout ce que tu veux.
- Ouais ? Sérioja faisait une mine attendrie.
- Tu as tort de dire des méchancetés. Cela ne te ressemble pas.
- Moi, cela m'intéresse de savoir ce qu'on dit de tous les hommes.